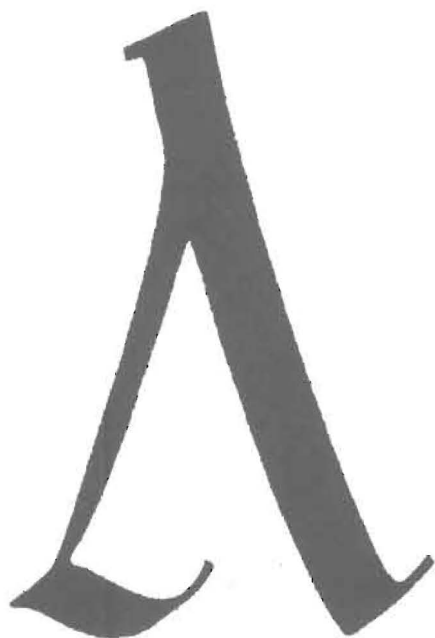


l'homme qui écrit



deux étapes de l'évolution de l'écriture :
de la cursive romaine
à la gothique médiévale

Telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, dans un immense survol, l'histoire de l'écriture se confond avec l'histoire de l'humanité tout court, portée par un mouvement qui s'accélère irrésistiblement, propulsée par ces deux moteurs qui ont toujours motivé l'activité des hommes :

le commerce et la guerre. Autant dire que l'écriture a toujours eu partie liée, à quelque moment que ce soit de son histoire, avec le pouvoir. Cette histoire est donc bien celle d'une civilisation mais d'une civilisation conquérante.

Le livre magnifique de Roger Druet, graphiste concepteur, professeur d'art graphique et d'histoire de l'écriture à l'École nationale supérieure des arts appliqués, et de Herman Grégoire, ancien journaliste, directeur littéraire dans une maison d'édition, **La civilisation de l'écriture** (publié chez Dessain et Tolra — 312 p., 180 F), fruit d'une passion, résultat de plusieurs années de travail, nous invite à réfléchir sur cette immense aventure qui semble loin de finir.



L'ECRIVAIN anglais Graham Greene fait dire quelque part à l'un de ses personnages : « *Le commerce est important, car sans le commerce il n'existerait pas de liens spirituels... ou peut-être était-ce le contraire.* » Le paraphrasant, on pourrait dire aussi : « L'écriture est importante, car sans l'écriture il n'existerait pas de commerce, donc pas de liens spirituels... ou peut-être était-ce le contraire. » À la vérité on ne connaît pas l'origine exacte de l'écriture ; elle se perd dans la nuit des temps et celui qui la saurait aurait pénétré les secrets des dieux puisqu'aussi bien il connaîtrait l'origine de l'homme, mais ce que l'on peut affirmer c'est

qu'après de nombreux balbutiements, c'est un peuple sémite, quelque part du côté de l'actuel Liban, qui nous donna les premiers signes alphabétiques. Le premier alphabet connu comptait vingt-deux signes et ce sont les Phéniciens qui l'ont mis au point pour les nécessités de leur négoce.

Après en avoir hérité, les Grecs l'ont ordonné avec plus de rigueur ; abandonnant l'écriture boustrophédone (c'est-à-dire suivant le mouvement alternatif des sillons tracés par une charrue), ils ont imposé l'orientation des lettres et de l'écriture, de gauche à droite, telle que nous la pratiquons encore aujourd'hui. Et c'est là déjà, dans cette

transformation, que l'on rencontre une notion qui, imposée par les nécessités d'une certaine communication, se retrouvera tout au long de l'histoire de l'écriture, cet affrontement permanent entre la liberté, l'imagination, la folie même, et l'ordre, la rigueur, le pouvoir. Preuve ? L'Empire romain, étendant son emprise sur une grande partie du monde, y imprime son sceau uniforme : c'est avec les mêmes lettres que les empereurs transmettent leurs messages à Palmyre comme à Carthage, comme à Trèves, ces mêmes lettres imposantes comme un orgueil qui sont venues jusqu'à nous, rayant de leur importance toutes sortes d'autres caractères. Plus tard, c'est une même préoccupation qui inspira l'entourage de Charlemagne (son entourage en effet, et notamment Alcuin, tant il semble que le fondateur de l'école ne savait pas, lui-même, lire) : pour asseoir la force de l'Empire et consacrer son union, on créa un nouveau caractère, la « Caroline ».

Et puis, ainsi, au fil des royaumes, des caractères se sont succédé : François I^{er}, en même temps que l'« italique », ramena d'Italie son caractère (le « Romain de l'Université ») qu'aucun graveur ou

imprimeur français n'avait le droit de copier ; Louis XIV, bien sûr, ne se priva pas de ce signe évident de sa puissance : le « Romain du Roi » est encore célèbre. Et puis Louis XV, Louis XVI qui eurent le graveur Luce ; sait-on que le I « bas de casse » (1) que nous utilisons aujourd'hui est pourvu d'un petit téton parce que, pour obtenir l'autorisation du roi, tous les caractères devaient l'avoir ? Napoléon, on s'en doute, voulut son caractère et c'est Didot qui créa pour lui le « Romain de l'Empereur ». Puis Charles X, puis... jusqu'à nos jours.

En fait, il est bien évident que le dessin de la lettre signe son époque. Comme l'écrivait si justement René Henry-Munsch dans le liminaire à son *Histoire de l'écriture* : « En traduisant la noblesse du langage, l'homme, à chaque époque, exprime sans le vouloir un style alphabétique qui n'est que le reflet des attractions de son temps. C'est un esprit des formes qui — comme le galbe des sièges — nous confirme d'emblée l'époque à laquelle il s'est manifesté. Sa mobilité constante constitue les étapes d'un voyage qu'il nous faut connaître. »

tre. » Son disciple Roger Druet, sans doute parce qu'avant d'être graphiste il fit des études d'architecture, a développé cette notion en faisant clairement apparaître la correspondance entre le style de l'écriture et le style de l'architecture (2). Dans son livre *La civilisation de l'écriture*, cette corrélation apparaît avec éclat grâce à la mise en page qui, en regard d'une photo d'un monument, nous présente le caractère correspondant à son époque : comment ne pas voir, par exemple, l'évidente harmonie qui lie la croisée d'ogive au caractère gothique ? Esthète, peut-être jusqu'à l'excès, Roger Druet estime qu'« il est inadmissible de faire une affiche sur Molière en utilisant un Didot : je trouve cela choquant ; si l'on veut respecter le texte de Molière, je trouve qu'il faut un Elzévir » (3). Mais il a vu plus loin que cet esthétisme : « Il existe une correspondance entre l'écriture et une façon de concevoir l'individu et la liberté », affirme-t-il. « Cela va très loin au point de vue philosophique. Jusqu'à Louis XIV les gens avaient une certaine conception de la liberté, mais Louis XIV voulait un caractère majestueux. Il a donc demandé à l'Académie des sciences de codifier une grille sur laquelle le « Romain du Roi » a été dessiné. Or, j'ai découvert que, dans ses proportions, cette grille correspond à celle de l'hôpital de la Salpêtrière ; jusque-là les fous circulaient presque en liberté, et la Salpêtrière a été construite pour eux ; à la même époque la lettre a été emprisonnée. Le « Romain du Roi » est une lettre figée qui n'a pas la joie du Garamont qui, lui, exprime la joie, la treille, le bon vin, et convient si bien à la langue de Gargantua. »

En examinant d'un peu plus près cette longue histoire, on la voit dessiner de grandes courbes ; le risque de la simplification serait de n'en retenir qu'une seule : une grande avancée irrésistible obéissant à chaque idée — tout à fait juste — selon laquelle « l'histoire

la plus belle page d'écriture

A l'occasion de la publication du livre *La civilisation de l'écriture*, l'éditeur Dessain et Tolra a organisé une exposition itinérante plus particulièrement destinée aux enseignants et à leurs élèves. Installée actuellement dans les locaux de la bibliothèque municipale de Pontivy, cette exposition doit, au cours de l'année, se déplacer dans diverses villes de Bretagne et finir son périple à Chartres.

Dans chacune de ces villes, les instituteurs sont conviés à visiter l'exposition en compagnie de leurs élèves. Un concours d'écriture est alors ouvert pour ceux-ci et la plus belle page — tant par le choix des caractères que la mise en page et l'exécution — est choisie et intégrée à l'exposition elle-même.

S'associant à cette manifestation, l'éducation publiera, en fin de parcours, les plus belles pages d'écriture sélectionnées lors de ce concours.

de l'écriture est liée à sa vitesse d'exécution». En effet, depuis le scribe égyptien assis en tailleur devant ses tablettes jusqu'au moderne prote d'aujourd'hui installé devant le clavier de sa lumitype, la production des signes n'a cessé de s'accélérer : « Un prote de l'époque de Gutenberg et jusque vers 1850-1860 (l'apparition des machines mécaniques) composait manuellement 4 000 signes. Avec les machines à composer (monotype et linotype) on tourne autour de 12 000 signes par heure. Avec le laser, on pourrait arriver à 14 millions de signes par heure. On se contente de 7 à 8 millions avec la photo-composition. Ça bouleverse tout, le caractère n'est plus palpable : on peut tout faire ! », s'émerveille Roger Druet qui en vient même à appeler de ses vœux un nécessaire « éloge de la vitesse ».

Mais les choses ne sont pas aussi simples ; dans son détail, l'histoire est moins caricaturale. Par exemple, on peut y lire de véritables sauts dans le temps et l'on peut remarquer que les « bas de casse » actuels nous renvoient à la « Caroline » et, plus loin, à la cursive romaine si bien qu'un Latin d'hier pourrait presque, signe après signe, lire nos journaux actuels. Et puis, à l'intérieur du grand mouvement de transformation de l'écriture s'en sont produits de plus petits à caractère quasi cyclique : à des périodes de rigueur ont toujours succédé des périodes de folie ; la lettre ne supporte pas longtemps ses carcans et cherche à s'en libérer. La typographie qui est code est aussi répétition et donc contrainte ; la calligraphie, qui est art de la main, vient toujours secouer ce joug car l'imagination créatrice ne peut se satisfaire d'un ronron emphatique quelque peu totalitaire. Les « Années folles » le furent aussi pour la lettre, en allée en volutes jusqu'à l'excès ; morts les bâtons, revivent les joies aventureuses des pleins et des déliés. Ainsi, comme portée par une vague, la lettre s'échappe puis se ressay-

sit. Aujourd'hui, la vitesse acquise la propulse plus loin encore.

Trop de vitesse, c'est aussi le risque de la perte. Hier encore on s'appliquait en écrivant, et la façon qu'on avait de dire les choses, le dessin de l'écriture, le choix du caractère, la mise en page, importaient presque autant que ce que l'on avait à dire. Aujourd'hui, comme le dit Roger Druet, « le signe n'est plus palpable » : il s'évade, s'efforçant aussitôt qu'apparu sur les écrans cathodiques. Le signe est alors comme l'habitant des villes, silhouette évanescence, anonyme, codifiée, indifférente : « La standardisation de l'Univers (4) est une atteinte à une certaine liberté d'esprit : c'est une codification. Cela correspond à notre façon de vivre où les gens sont numérotés. J'aime bien l'Univers — je l'emploie —, néanmoins je trouve que c'est enfermer les gens dans une seule conception : une annonce pour des rails de chemin de fer est de même composition que celle pour un pot de yaourt ! Il y a un raisonnement du caractère, un raisonnement de la typographie qui est dirigé et cela correspond assez bien au fait que nos contemporains ne savent vivre qu'avec leurs trois semaines de vacances organisées, à certaines personnes qui ne peuvent travailler que dans un bureau mais seraient incapables de travailler à leur compte. Cette évolution, où le trait de lumière remplace le plomb, va peut-être nous obliger à trouver un nouveau langage et celui-ci, à mon avis, ne peut se trouver dans le cadre étroit de la France, mais dans un cadre beaucoup plus vaste. »

Il semble bien, en effet, que nous soyons dans un de ces moments importants de l'histoire où, après un excès de dilatation, les formes se resserrent, se condensent, pour se projeter dans un ailleurs que nous ne connaissons pas. De même que, pour pouvoir prati-

quer le commerce, les Phéniciens ont dû réduire le nombre des signes, de même aujourd'hui si l'on veut se comprendre à travers le monde, il va falloir codifier les langues et les signes, et revenir à l'usage d'idéogrammes. Déjà on peut en voir les prémices : à Tokyo, à Moscou, à New York, à Paris, les mêmes dessins — aux nuances de graphisme près — désignent les mêmes lieux ; les panneaux de circulation routière sont internationaux. Comme l'estime Roger Druet : « Il faudra que les langues se raréfient à travers le monde pour qu'on se comprenne mieux. Il est possible que l'on réintroduise des signes qui vaudront des phrases. » Alors, si comme le pensent certains, nous en sommes à l'époque « pré-gutenbergienne » de l'audiovisuel, il faut aussi penser que « codifier les signes, c'est aussi codifier la pensée : c'est inquiétant », et ne pas rater le passage du XXI^e siècle.

Jean-Pierre Vélis

(1) Bas de casse : nom donné aux minuscules d'imprimerie, ces caractères étant habituellement rangés dans la partie inférieure des « casses », sortes de tiroirs divisés en « cassetins » où sont entreposés les caractères mobiles pour la composition manuelle.

(2) On ne peut négliger d'autres correspondances qui intègrent la lettre dans son époque : la lettre gothique était étroite — et Dürer essaya d'en fixer les proportions exactes — parce que le papyrus était cher et que, sur une surface donnée, il fallait « tasser » le plus de texte possible. C'est plus tard que la lettre pourra davantage « chasser » (la « chasse » d'un caractère correspond à la largeur de son dessin).

(3) Les Elzéviens sont une famille de caractères (dont fait partie le Garamont, cité plus loin dans le texte) de la fin du XV^e siècle. S'inspirant du tracé de la plume d'oie, les lettres en sont légères et harmonieuses. Les caractères Didot, créés en 1783, correspondent au style classique rigoureux du siècle de Louis XIV : lettres d'une architecture rigide, construites dans un souci géométrique.

(4) L'Univers fait partie de la famille des caractères Bâtons, c'est-à-dire sans empattement, introduits dans la typographie au début de ce siècle.